



BONO
PAR
BONO

CONVERSATIONS AVEC MICHKA ASSAYAS

LE MOT ET LE RESTE

MICHKA ASSAYAS

BONO PAR BONO

CONVERSATIONS AVEC MICHKA ASSAYAS

LE MOT ET LE RESTE

2020

À mes enfants, Antoine et Éva,
et aux siens, Jordan, Eve, Elijah et John.

BONO PAR BONO, QUINZE ANS APRÈS

Le jour de ses soixante ans, le 10 mai 2020, Bono s'est souhaité à lui-même un bon anniversaire en m'appelant à l'aube *via* FaceTime. C'était un dimanche, je m'étais réveillé tôt et venais de lui envoyer un petit mot accompagné par la photo d'une fleur de camélia cueillie dans mon jardin. Avec le décalage d'une heure entre la France et l'Irlande, j'ai dû être le premier à le faire. La conversation a été assez décousue, à l'image de celles qui figurent dans ce livre réalisé il y a quinze ans déjà. Comme à son habitude, Bono s'est livré à une sorte d'exégèse sur divers sujets, notamment sur ma vie personnelle, au sujet de laquelle j'avais eu la faiblesse de m'ouvrir. Il m'a parlé du système dit des ennéagrammes (je n'en avais jamais entendu parler) qui classe les personnalités en numéros de 1 à 9. Il m'a dit que j'étais un 9, tout comme The Edge et sa femme Alison, et lui un 3, comme Obama. Les 9 ont la phobie des conflits, qu'ils font tout pour éviter, et les 3, comme lui, sont capables de proclamer qu'ils vont accomplir des exploits sans avoir la moindre idée de comment ils vont s'y prendre. Bien vu. Au moment où il s'apprêtait à raccrocher, j'ai hasardé une question : « Pourquoi U2 ne s'est-il absolument pas manifesté pendant la période du confinement ? » Il a rigolé et m'a répondu quelque chose comme : « Oh, je crois que les gens avaient envie d'avoir des vacances par rapport à nous. »

Quand nous avons fait ce livre, nous étions entre deux âges, ni jeunes ni vieux, et la question de l'avenir de U2, de son aptitude à se réinventer, se posait encore. Le monde semblait encore appartenir à ce groupe, vieillissant, certes, mais refusant de dire son dernier mot. D'ailleurs, U2 a obtenu en 2004 le dernier tube de son histoire, « Vertigo », une chanson dans le style néo-rock'n'roll des Hives, un groupe suédois pour lequel The Edge avait alors un faible. Ce livre de conversations est le Polaroid d'un temps qui n'est plus, d'une fête passée, d'une certaine jeunesse vieillissante refusant de s'avouer vaincue. Bono défendait ses combats humanistes (de la réconciliation irlandaise au rééquilibrage économique en faveur des pays d'Afrique) avec une foi acharnée et comme d'habitude, à toute épreuve. Il assumait ses contradictions en ne cachant rien de ses penchants jet-setters et de ses investissements capitalistes dans les nouvelles technologies. Quand des rappeurs réussissent et se lancent dans diverses entreprises profitables, personne ne trouve rien à redire, me soutenait-il, alors quel est le problème avec les Irlandais, un peuple qu'il m'avait décrit, quand nous nous étions rencontrés à vingt ans, en 1980, comme « les Nègres de l'Europe » ?

« La vie commence à soixante ans », chantait Tino Rossi. À l'époque, je trouvais ça hilarant. Aujourd'hui, j'ai tendance à être d'accord. Plus rien à prouver, les succès sont là, les ratages aussi, à égalité, aplanis par le temps. J'allais écrire : aplatis. Il y a aussi de ça : plus de relief, plus de montagnes à gravir. Comment va faire Bono, comment va faire U2, à présent ? On peut toujours repartir dans l'espace, devenir le plus vieil astronaute du monde. On peut aussi voir le cosmos dans une fleur de son jardin. J'aimerais bien qu'on s'en reparle un jour.

Michka Assayas, juillet 2020

INTRODUCTION

Je me suis trouvé nez à nez avec Bono pour la première fois de ma vie en mai 1980. En ce temps-là, j'avais une coupe au bol façon grand Duduche et je portais des lunettes avec une monture épaisse en plastique transparent. Je me baladais souvent avec un polo à grosses rayures jaune moutarde et rouge lie-de-vin et un pantalon en coton noir large et serré aux chevilles. En pleine période ska, j'avais inconsciemment l'air de ce que les Américains appellent un « nerd » : le rat de bibliothèque complexé, fuyant la lumière du jour, exhibant sa fierté d'être strict, travailleur, voire ennuyeux, en un temps où être « cool », mou et glandeur était considéré comme « sympa », voire encouragé, dans la jeunesse. Elvis Costello, David Byrne des Talking Heads, Paul Weller de The Jam et Andy Partridge d'XTC avaient inspiré mon style vestimentaire et mon allure générale.

J'avais 21 ans, j'étais normalien, salarié de l'État, et je n'avais qu'une envie : fuir. Comme beaucoup d'étudiants, je pensais que la vraie vie était ailleurs. Par un heureux concours de circonstances, j'étais arrivé à placer des critiques de disques au *Monde de la musique*, où Jean-Pierre Lentin, d'*Actuel*, s'occupait de la partie rock. À la suite d'un coup de bluff réussi, je me fis envoyer dix jours à Londres pour un reportage sur les « nouvelles tendances de la new

wave ». Pour moi, passer dix jours à Londres était un rêve. Tous les samedis, je courais chez le disquaire New Rose, près de l'École de médecine, pour acheter le *New Musical Express* et des disques – importés de Londres au compte-gouttes – de groupes annonçant une révolution radicale, esthétique, politique et existentielle. Je ne cessais d'en refaire mentalement la liste : Psychedelic Furs, Delta 5, The Monochrome Set, etc. Grâce à l'aide de Geoff Travis, responsable d'une coopérative distribuant la plupart des labels indépendants de Grande Bretagne ainsi que d'une compagnie de disques du même nom, Rough Trade, je pus en rencontrer quelques-uns et faire mes premières armes d'interviewer. Joy Division, un groupe dont l'importance semblait croître à vue d'œil, était évidemment en tête de cette liste. Il me fut hélas impossible de les rencontrer : ils vivaient à Manchester. Geoff était à son bureau, en train d'organiser des rendez-vous pour moi, quand le téléphone sonna. Il décrocha. Je le vis rester sans voix, puis raccrocher. D'une voix sourde, il me dit : « Je viens d'apprendre que le chanteur de Joy Division s'est suicidé. » Ian Curtis avait 23 ans ; il s'était pendu. Cette scène, ainsi que l'attente, puis la découverte du 45-tours « Love Will Tear Us Apart » et de l'album posthume *Closer*, que j'écoutais du matin au soir en pleine vague de chaleur au mois d'août dans un appartement aux rideaux fermés, ont marqué ma vie à jamais. De ce séjour date aussi une amitié encore vivante avec Stuart Moxham, compositeur et âme d'un groupe qui m'impressionna plus que U2 cette année-là : les Young Marble Giants. Leur concert fut extraordinaire et leur unique album, *Colossal Youth*, a exercé une influence qui perdure à ce jour : Kurt Cobain l'a fréquemment cité dans son *Journal*. Stuart s'est ensuite enfoncé dans un long silence, qui n'a pas manqué de me fasciner, et dont il est aujourd'hui sorti. L'autre ami que j'ai gardé de cette époque, c'est Bono.

Le jour où j'ai rencontré les quatre de U2, je n'avais pas entendu

une seule note de leur musique. Du groupe, je ne savais que ce que Paul Morley en avait dit dans le *New Musical Express*. L'attachée de presse d'Island, la compagnie qui venait de prendre le groupe sous contrat, ne fut pas longue à m'accorder un rendez-vous. Ils logeaient dans un studio meublé avec kitchenette, à Collingham Gardens, dans le quartier de South Kensington. Ils venaient de Dublin, et on leur avait trouvé quelques engagements dans des pubs à Londres pour promouvoir leur premier 45-tours publié chez Island, « 11 O'Clock Tick-Tock », réalisé par le producteur de Joy Division, Martin Hannett. Ils m'apparurent comme des gens extrêmement accueillants et chaleureux. Tout de suite, je tombai sous le charme de ce type petit et volubile, au nom bizarre. S'appeler "Bono", en ce temps-là, n'était pas si excentrique : la veille, j'avais bien interviewé un type qui se faisait appeler "Spizz". Bono monopolisait déjà la parole, sous le regard amusé de ses compagnons. Depuis la révolution punk, « musicien » était presque devenu un gros mot. Dans ces groupes, les types n'avaient souvent que des prénoms, ou bien des noms délibérément ridicules. S'ils savaient jouer, ils se gardaient bien de le faire savoir. Il ne s'agissait pas de « musique » en ce temps-là : on avait soupé des « grands musiciens » et de leurs démonstrations de virtuosité. Ces groupes new wave faisaient de la musique à défaut de poser une bombe, faire la révolution, tuer leurs aînés, se tuer eux-mêmes, se mutiler, ou déclarer la guerre. Comme quelques autres à l'époque, amateurs, fumistes, prophètes d'une demi-journée, tous se bousculaient pour hurler quelque chose. La plupart étaient animés par une urgence simple : ne plus pointer au chômage. Une porte s'entrouvrirait ; beaucoup se la feraient claquer au nez définitivement, et c'en serait fini : ils retourneraient faire la plonge dans une pizzeria à Birmingham, ou nettoyer les verres dans un pub à Dublin. Bono et son acolyte au sourire incroyablement doux, The Edge, parlaient. La tendance d'alors était à l'électronique minimaliste,

à la musique dite industrielle, à la « cold wave » (une expression inventée en France), à la déshumanisation robotique, autant de reflets assez justes du monde dans lequel on entrait. Bono s'opposait à beaucoup de choses : à la froideur de cette musique industrielle qui l'avait pourtant inspiré, aux « tribus » londoniennes (rockabilly, mod, ska...), à la mode en général, qui avait occulté ce qu'il appelait « l'âme » (« soul »), désespérément absente, selon lui, de la « musique moderne ». Il y eut une sorte de conjonction de nos oppositions et de notre enthousiasme pour ce qui n'existait pas encore. Je conclus le passage de mon article consacré à U2 par cette citation : « Alors on a dit aux Londoniens : on n'a pas envie de rejoindre votre collection de petites boîtes ». Influencé par le style positif et dynamique d'*Actuel*, je conclus de mon côté par une formule à la résonance publicitaire : « U2 veut réchauffer la planète ». Dans les deux cas, c'était vrai. Je me rappelle d'ailleurs qu'à la fin de cet entretien, Bono me dit : « Tu vas faire un mélange de mes idées et des tiennes, et ça ira très bien... » Il voyait déjà loin. Ce soir-là, U2 jouait dans un pub : était-ce le Hope and Anchor ou le Moonlight Club ? Je ne me rappelle plus. Je revois un sous-sol bas de plafond, une scène surélevée de la hauteur d'une marche. Peu de monde : une soixantaine de personnes à tout casser... Je ne sais pas pourquoi, je revois surtout un géant aux cheveux longs crasseux, posté en plein milieu, face à la scène, poussant des imprécations entre les morceaux, une pinte à la main, en proie à une sorte d'ivrognerie menaçante. En ce temps-là, Bono aimait faire de l'escalade sur scène, monter sur la batterie, sauter d'une hauteur : faire n'importe quoi pour se faire remarquer. Il y avait chez lui un curieux mélange de ferveur et de maladresse, allié au désir ardent d'y aller quand même, ce qui le rendait étonnamment chaleureux et communicatif. Musicalement, le groupe semblait autant marqué par Joy Division que par le groupe new-yorkais Television et son guitariste Tom Verlaine, auquel The Edge avait

emprunté son vibrato. Quelque chose prenait au ventre : une vague vous soulevait et vous emportait ; à entendre U2, on n'était absolument sûr de rien, mais on avait envie d'y aller aussi. De plus, je me reconnaissais pleinement dans l'aversion de Bono pour la définition convenue du « rock'n'roll », ce qu'il appelle son côté désespérément « pas cool ». Par une sorte d'incompétence innée, Bono n'affichait pas de dandysme évident, de culte de l'« attitude », de décadentisme ostentatoire, d'attrait pour la marge et l'auto-destruction, qui marquaient alors de manière obsédante la vision française du « rock'n'roll ». Je m'identifiais à son affirmation volontariste du naturel et de la franchise.

Bientôt, je devins un supporter de U2. À chaque fois, j'avais un prétexte professionnel pour aller les voir : écrire un article, bien sûr. Mais pour moi comme pour tous les musiciens influencés par le punk, « professionnel » était un mot dégoûtant. L'important était d'intervenir. Grâce à Bayon, de *Libération*, je pus écrire des témoignages sur U2 ; à *Rock & Folk*, Philippe Paringaux était bien plus réservé, et je devais toujours le supplier pour qu'il m'accorde royalement un feuillet et demi. À l'été 1980, deux employés de Phonogram, distributeur d'Island en France, m'emmenèrent en voiture à Grenoble avec un journaliste du *Quotidien de Paris*, Pascal Bussy. U2 devait y jouer un dimanche après-midi en ouverture de rideau d'un festival sous un chapiteau dont la vedette était Murray Head, auteur d'un succès sans lendemain, « Say It Ain't So, Joe ». Je peux l'avouer vingt-cinq ans après : parti à l'aventure dans Grenoble avec mon camarade du *Quotidien de Paris*, je me perdis. Quand nous arrivâmes, Bono redescendait d'un échafaudage de dix mètres de haut : le concert était terminé. À en juger par les applaudissements des 80 personnes éparpillées sur les gradins, quelque chose s'était passé. En coulisses, je bégayai des compliments aussi flous qu'enthousiastes sur le concert. Ensuite, toute la compagnie monta dans le téléphérique pour prendre un

verre et admirer les sommets enneigés. Le groupe était éreinté: il avait voyagé non-stop depuis Dublin en ferry-boat et camionnette, arrivé juste à temps pour le sound check. On parla longtemps, jusqu'à la tombée de la nuit. En décembre 1980, le groupe joua pour la première fois à Paris, en première partie de Talking Heads. L'accueil fut, je crois, mitigé, et la critique parisienne, qui avait des idées très arrêtées sur ce que le rock devait être ou ne pas être, fit preuve de son habituelle clairvoyance et décréta que U2 était un groupe insignifiant.

Dans la première moitié des années quatre-vingt, U2 repassa plusieurs fois par Paris. À chaque fois, j'allais féliciter le groupe backstage, après quoi je retrouvais Bono et The Edge pour dîner quelque part. Un jour, Bono vint en taxi chez moi et je l'emmenai déjeuner dans un restaurant branché des Halles où j'aimais bien aller parce qu'il y avait une Suédoise en minijupe noire qui servait des poissons fumés dans un décor très clean. Après, il me demanda de le conduire à Notre-Dame. Je garde une seule image de cette excursion: Bono se jeta en pleine circulation dans la rue Saint-Jacques en boitant, faisant semblant d'être un grave handicapé. En 1983, l'album *War*, grâce à « New Year's Day » et « Sunday Bloody Sunday », explosa aux États-Unis. La popularité de U2 monta en flèche partout dans le monde, et je m'en réjouis comme si mon équipe préférée avait remporté la Coupe du monde. À l'été 1984, à la sortie de *The Unforgettable Fire*, la maison de disques m'invita à Dublin. Cette fois-là, Bono tint à m'accompagner lui-même en voiture – un moment sympathique, mais, avec lui au volant, assez angoissant – au bord d'un canal pour me montrer le paysage qui l'avait le plus inspiré. C'était toujours agréable de parler passionnément avec lui et The Edge. À tel point qu'après avoir fait un jour une longue interview d'eux, je négligeai, par désorganisation plus que par flemme, d'en faire un article.

Et puis plus rien. Une crise personnelle me poussa à cesser mon

activité de critique rock et à rompre ma collaboration avec *Rock&Folk*. Je revins plus tard à *Libération* où j'écrivis des articles d'histoire littéraire. En 1987, Bayon me demanda un article sur *The Joshua Tree*, l'album qui apporta à U2 un tel succès mondial que, je dois l'avouer, je pris peur. Une idée reçue de ce temps-là (hélas, elle court toujours), c'est qu'un groupe atteignant un tel sommet ne l'obtient qu'en sacrifiant à la banalité, à la fadeur et au consensus (forcément mou). Rien n'est plus injuste. Selon ce préjugé, la marge et l'obscur sont censément plus vertueux que le courant majoritaire. Comme l'a écrit Bob Dylan quelque part dans ses *Chroniques*, il existe un snobisme aussi répandu que la condescendance des artistes à succès envers les petits; il est bien plus désolant parce qu'il émane de gens prétendument exigeants, difficiles et pas dupes de la facilité: si ça marche, si ça passe à la télé, si c'est n° 1, si mon voisin écoute ça, alors, forcément, c'est méprisable... Je crois que ce snobisme-là m'avait atteint. Une dernière fois, je ressentis le même courant de fascination, de terreur glacée et d'énergie destructrice qui m'avait traversé en découvrant les Sex Pistols: ce fut en 1987, quand je découvris le premier album de Public Enemy, *Yo! Bum Rush The Show*. Dans ces années-là, je consacrais beaucoup d'énergie, encore que moins de conviction, à rechercher le radical, le dangereux et le tranchant, et cette recherche du premier cri me rendait sourd au reste. Cela explique sans doute que j'aie autant sous estimé un album tel qu'*Achtung Baby*, publié en 1991, qui, aujourd'hui, s'impose comme un disque d'une puissance rare. Je dois faire un aveu: j'avais beau l'avoir écouté dix ou vingt fois, jamais je n'avais véritablement entendu une chanson comme « Love Is Blindness ». Parfois, quinze ans écoulés, ce n'est pas beaucoup, c'est même très peu pour comprendre qu'on a été le contemporain d'un miracle, un peu comme il faut, parfois, attendre la fin d'une relation amoureuse, voire de toute une vie, pour comprendre que la plus grande richesse au monde était l'être

qui était là, à côté de vous, qu'il n'y avait qu'à tendre le bras pour le toucher, mais qu'on ne l'a pas fait, et que le bras est resté paralysé, parce qu'on croyait que, si on l'étendait de ce côté-là, on ne sentirait plus rien, tant on est parfois aveugle et sourd à soi-même. Je croyais que tout était épuisé de ma relation avec U2. Pourtant un trésor dormait à mes côtés. Comme le chante Bob Dylan dans « I Threw It All Away », « *Once I had mountains in the palm of my hand / And rivers that ran through every day / But I must have been mad / I never knew what I had / Until I threw it all away* » (J'avais des montagnes dans le creux de la main / Et des fleuves les traversaient tous les jours / Mais j'ai dû être fou, je ne savais pas ce que j'avais / Jusqu'au jour où j'ai tout balancé).

Toujours, j'avais été un commentateur. Je sais qu'aujourd'hui, le paysage est changé: de plus en plus de gens considèrent l'activité de critique comme une position hautement désirable. Pour moi, la musique – parce que je n'étais pas musicien – m'avait servi de moteur et d'inspiration. Elle n'avait compté que parce que j'y avais puisé toute mon énergie. Et je pensais que, dans ma vie, elle avait joué son rôle: elle m'avait mis sur orbite. De fait, durant la plus grande partie des années quatre-vingt-dix, je l'ai cru. Pour cette raison, pendant de longues années, je ne suis presque plus rien arrivé à entendre, à quelques exceptions évidentes près (Nirvana, P.J. Harvey, Radiohead), parce que je pensais ne plus avoir besoin de la musique. Avec le *Dictionnaire du rock*, je liquidais ma jeunesse; je faisais l'inventaire et j'ouvrais un musée. Ce livre, aujourd'hui, a acquis un statut presque mythique. Où que j'aille, on me fait compliment de l'avoir mis en œuvre et mené à bien. Pour moi, il a marqué, paradoxalement, un échec personnel: c'en était fini de mon rapport réel et vivant avec la musique. Si tant de gens ont été sensibles à cette encyclopédie, c'est qu'elle ressemble à notre temps: un temps de commentateurs pépiançant derrière les barreaux d'une volière, ramassant tout ce que d'autres ont aban-

donné, tournant et retournant dans cette cage classée monument historique. Il y avait sans doute de quoi être fier du *Dictionnaire du rock* ; heureux, non.

Vers le début 1997, quand U2 publia l'album *Pop*, quelque chose se réveilla en moi. Plus rien ne me liait à ce groupe enfoui dans les strates de ma vie passée. Je n'avais plus rien de commun avec ce que j'avais été. Et le U2 des années quatre-vingt-dix n'avait plus rien de commun avec le U2 que j'avais connu. Mais était-ce si sûr ? Il me restait un doute, alors je décrochai mon téléphone et proposai aux *Inrockuptibles* de retrouver, pour leur compte, U2 treize ans après. Toute ma vie, je me rappellerai ce moment. J'attendais dans le hall d'entrée du studio de Hanover Quay à Dublin, avec mon confrère Jean-Daniel Beauvallet et Gilles Gailliot, l'attaché de presse d'Universal. Bono fit une entrée discrète, un peu dans notre dos, version barbichue et casquette kaki... Quand il me vit, il se figea brusquement. Il répéta d'une voix étranglée : « *I had no idea it was you... I had no idea* » (« Je n'avais pas la moindre idée que c'était toi... »). Puis il vint vers moi, et me donna une très longue accolade. Il m'accueillit comme un frère parti à la guerre, qu'il croyait mort depuis longtemps. On partit bras dessus, bras dessous, vers un pub, parlant comme si on s'était quittés la veille. J'en oubliai presque de brancher mon magnéto. Très vite, je lui parlai à cœur ouvert : je lui fis part de mon scepticisme quant au spectacle Zoo TV (voir introduction au chapitre III), une tournée agrémentée d'écrans de télé géants et de slogans post-situationnistes. Il me semblait que U2 avait tenté de s'éloigner d'une façon trop appuyée de ce qui faisait son identité : le lyrisme naïf, la sincérité un peu mal habile, le sérieux triste... Je dus lui dire quelque chose comme : « J'ai l'impression que vous vous êtes réunis pour vous demander : comment nous éloigner le plus possible du son de U2 ? Voilà : The Edge va chanter d'une voix robotique et détachée sur un rythme électronique ». Bono a rigolé, et s'est même un peu

fâché: « Mais pas du tout! C'était totalement sincère. La vie de The Edge allait très mal et cette chanson, "Numb", reflétait ce qu'il ressentait... » Il le dit d'une façon si véhémement que je me crus obligé de préciser: « Excuse-moi, je t'ai toujours donné mon avis de manière assez directe... » Il me regarda avec une étrange fixité et me répondit: « J'espère bien! » En fait, ce qu'il a voulu dire à ce moment-là, c'était plutôt, je crois: « J'y compte bien ». À ce moment précis, quelque chose, entre nous, se ralluma.

Quelques semaines plus tard, la tournée Pop Mart devait démarrer. Je ne cessais de repenser à ces retrouvailles. Bono m'avait lancé un appel, mais je ne savais pas au juste lequel. Il me fallut du temps pour le comprendre, et à lui aussi. Je commençai à imaginer un stratagème pour passer plus de temps avec lui: pourquoi ne pas suivre la tournée de U2, voyager avec le groupe et en faire un livre? J'envoyai une lettre à Bono pour lui faire part de ce projet. Quelques semaines plus tard, il prit la peine de me téléphoner pour me dire qu'il y avait réfléchi et que groupe et manager en avaient même discuté. C'était non. Pourquoi? Il fut très franc. Un journaliste américain, Bill Flanagan, avait écrit un livre après avoir suivi la tournée Zoo TV, *U2 At The End Of The World*. « On s'est très bien entendus avec lui, et son livre était très bon. Seulement Larry (le batteur) a dit: "Je ne veux plus qu'on parle de moi dans un livre. Plus jamais." » Et voilà... Le lendemain matin du concert, assez raté, de la tournée Pop Mart au Parc des Princes (qui suscita un conseil de guerre houleux au sein du groupe le soir même), je reçus un étrange message sur mon répondeur. Une voix embrumée me parlait en anglais:

« Salut... C'est un vieux copain irlandais... J'ai un mal au crâne d'enfer a près la nuit d'hier... J'ai crié ton nom sur scène, je ne sais pas si tu as entendu... Je suis au Royal Monceau sous le nom de "Penny", et je me demandais si tu aurais le temps de passer prendre un café... » J'eus son message trop tard, les portables

n'étant pas aussi répandus qu'aujourd'hui.

Quatre ans plus tard, les choses prirent une tournure irrationnelle. À l'été 2001, la tournée Elevation passa par Bercy. Comme à l'accoutumée, je fus fidèle au rendez-vous. Après la première partie, les Stereophonics, la chef de promotion d'Universal, Laetitia Rocca, me retrouva à l'entracte, manifestant une satisfaction où entrainait une grande part de soulagement. Apparemment, une des premières questions que Bono lui avait posée backstage, c'était « Où est Michka ? ». On était à Bercy, et c'était un peu comme ces grands albums pour enfants intitulés *Où est Charlie ?* Elle me dit que « le groupe voulait absolument me voir ». Elle se demandait bien pourquoi, et moi aussi. Durant le concert, U2 fit un break au milieu de « I Will Follow », son premier grand hymne, remontant à 1980. Dans une sorte d'improvisation parlée, Bono récita le nom des salles où le groupe avait joué à Paris : « Palace... Élysée-Montmartre... etc. » À un moment, je l'entendis distinctement hurler : « Michka Assayas ! » Outre ce moment grandiose, le concert fut extraordinaire : U2 réussit tout ce qu'il avait raté à celui du Pop Mart Tour de 1997. Je retrouvai Bono après le concert. La première chose qu'il me dit, en me regardant droit dans les yeux, ce fut : « *We've got to make a book together* » (« Il faut qu'on fasse un livre ensemble »). Le chanteur du groupe de rock le plus populaire au monde hurle votre nom devant 20 000 personnes et après, il vous dit ça. Comment répondre ? Je choisis d'envoyer une lettre :

« *Cher Bono,*

J'ai été profondément touché de voir à quel point toi, Edge et Paul [McGuinness]¹ êtes restés fidèles à cette période lointaine à laquelle j'ai été mêlé, au temps où il fallait un certain courage pour croire en la singularité de U2.

1. Le manager du groupe.

Vis-à-vis de vous, je me sens un peu comme un cousin éloigné. Chaque fois que vous avez obtenu une récompense ou un trophée, j'ai ressenti de la fierté. Je ne veux pas me montrer exagérément sentimental vis-à-vis de tout ça, mais je voulais juste te dire à quel point je me sentais proche de toi à l'époque. Il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans, mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il se passe quelque chose de magique quand deux jeunes gens sentent que leurs idées sont sur le point de conquérir le monde. En ce qui me concerne, c'est évidemment resté purement intellectuel, mais toi, tu as gagné au-delà de toute espérance.

Pour être honnête, depuis The Joshua Tree, il m'est arrivé de me dire que ce serait difficile de te parler aussi naturellement qu'en 1980 (« Aujourd'hui, c'est quelqu'un d'ultra-célèbre... »). Mais quand on s'est revus en 1997, j'ai senti qu'on était à nouveau à Collingham Gardens. C'est à ce moment-là que, pour la première fois, une idée de livre a germé dans ma tête.

À présent, nous voilà en 2001. Tu donnes un des meilleurs concerts de ta carrière, et tout me semble parfaitement naturel : te parler, relier le passé et le présent, etc. Alors une idée m'a traversé l'esprit. Parfois, on fait des livres non pas sur des acteurs, des écrivains, des peintres ou des metteurs en scène, mais avec eux. On dialogue sur différents thèmes : l'enfance, les débuts, les idées, les réussites, les échecs, etc. J'aime beaucoup ce genre de livres : je les trouve bien plus agréables à lire que les livres "rock". Bien sûr, on peut considérer que tu es un peu jeune pour faire ça. Cela dit, à 41 ans, dans ta partie, tu admettras que tu es déjà très vieux et très expérimenté. Si ce livre a pour vocation d'exister, il existera. Sinon, attendons d'avoir chacun 60 ans. Il sera toujours temps. »

Quelques semaines plus tard, je reçus un e-mail de Bono :

« Michka,

C'était super de te voir à Paris. Je sens une vraie connexion avec ta ville. Tu es lié à ça, que tu le veuilles ou non. Les idées dominent la vie créative... Ton idée de livre est intéressante. Je suis intéressé. Reparlons-en quand la tournée sera finie.

Bono. »

Fin août 2001, en plein milieu de la tournée, Bono perdit son père. Au printemps 2002, il passa à Paris pour un rendez-vous avec Chirac, au nom de son organisation DATA (voir introduction au chapitre 1). On déjeuna ensemble. Puis, avec ses assistantes et une amie française, il nous emmena visiter l'appartement qu'il venait de s'acheter. On s'assit sur un banc devant l'entrée. Là, il me demanda si j'étais toujours intéressé par l'idée de faire ce livre avec lui. Décidément, il n'oubliait rien.

Ce livre a été long et difficile à assembler, mais nous y sommes arrivés. Bono n'a pas été un modèle de disponibilité, mais j'ai été opiniâtre. Étrangement, à chaque fois que nous nous parlions, j'avais l'impression que nous étions comme deux pensionnaires d'une maison de retraite. J'avais cette illusion que nous avions tout le temps du monde, même si Bono coupait fréquemment court à notre conversation en disant :

« *I'm gonna have to run* » (« Il faut que je file »). À chaque interruption, j'avais l'impression de sortir d'un rêve – d'un rêve profond, sans début, ni milieu, ni fin. Comme si on n'avait pas parlé deux heures, mais deux jours. Ou deux ans : le temps qu'il m'a fallu pour assembler ce livre, dans lequel Bono s'est progressivement de plus en plus impliqué, au point de vouloir tout reprendre le jour où, dans sa version anglaise, il devait partir pour l'imprimerie.

Pour résumer mon approche, Bono a trouvé un jour une formule assez frappante : « Tu m'as saisi à la jugulaire dès le début... » Oui, c'est à peu près ça. À chaque fois, j'avais l'impression que cette conversation serait sans doute la dernière. Il allait disparaître pendant des mois, peut-être pour la vie... Nous avons bénéficié

d'une étrange conjonction: la plus forte des urgences et la plus grande des sérénités. Parler avec lui, c'était un peu comme être suspendu dans l'œil du cyclone. J'ai toujours senti que les meilleurs disques venaient de là. Alors j'aimerais croire qu'un livre peut, lui aussi, venir de là.

Paris, mars 2005.

I

DES HISTOIRES À RACONTER QUI NE SONT PAS DES CHANSONS

Et voilà, j'étais à Dublin, en novembre 2002, dans le salon du Clarence, l'hôtel dont Bono est copropriétaire avec The Edge. Une situation bizarre. J'étais l'invité du patron, et j'attendais le patron... Il est arrivé dans sa Mercedes. C'était drôle d'être assis à côté de lui dans cette voiture de dentiste. Je me suis brusquement rappelé que, la dernière fois que j'étais monté en voiture avec lui, j'avais eu l'impression qu'il passait plus de temps à se tourner vers moi en gesticulant qu'à fixer la route. À présent, Bono a changé: il s'arrête aux feux rouges et ne prend plus les sens interdits. Il a une voiture de dentiste et conduit comme un dentiste.

Le plus frappant, désormais, c'est son absence totale de nervosité. Lui qui cherchait à tout faire en même temps – me montrer des choses, parler, me faire écouter de la musique, conduire semblant être sa dernière préoccupation... – n'extériorise plus rien.

On a roulé lentement le long de la mer par un temps sinistre. La mer était grise; jamais je n'avais vu une mer aussi grise de ma vie. De toute la journée, la pluie n'a pas cessé de tomber. Le long du chemin, Bono

m'a parlé de sa dernière réunion avec l'organisation dont il est devenu l'ambassadeur itinérant, DATA (Development, Aid and Trade for Africa – Développement, Aide et Échanges pour l'Afrique), qu'il a fondée avec Bobby Shriver, le neveu du président Kennedy. En 2002, la grande question était de faire pression sur les États et les laboratoires pharmaceutiques pour que les populations des pays d'Afrique touchées par le sida puissent avoir un accès gratuit aux médicaments antirétroviraux.

Bono rappelle régulièrement ce chiffre, qui ne manque pas, en effet, de frapper: tous les jours, 6 500 Africains meurent du sida, faute d'accès à ces remèdes. Et puis il s'est ouvert, comme si j'étais déjà son confident, d'une déception qu'il venait d'avoir au sujet d'un scénario qu'il avait écrit très vite – une semaine, je crois – avec une cinéaste américaine. Il entreprit de m'en raconter les grandes lignes. Je me souviens vaguement que le point de départ se situait dans une boîte de strip-tease dans le désert de Mojave, en Californie. Il y avait un meurtre, un secret de famille, une révélation familiale terrible. Sa tête en était tellement remplie que, arrivé chez lui, il tint absolument à m'en faire lire une scène sur l'écran de son portable.

Je me rappelle vaguement notre arrivée. Le système électrique de la grille était nase, à cause du déluge et des feuilles mortes. Il sortit et aida le gardien à pousser. Moi, comme un niais, j'étais là avec mon baluchon et l'énorme dictionnaire Collins anglais-français, français-anglais version « Senior » que, par scrupule, j'avais apporté. Il pesait au moins cinq kilos. Il va sans dire que je ne l'ai jamais ouvert en sa présence. D'abord, on déjeuna avec Ali¹ dans la grande cuisine. Le repas avait été préparé par une Française arrivée de la région niçoise, et réchauffé par la baby-sitter néo-zélandaise. Alison préparait la tenue

1. Sa femme, qu'il a rencontrée au lycée en 1976, à l'âge de 16 ans et épousée en 1982.

d'un défilé de mode, dont les bénéfiques devaient aller à l'association dont elle s'occupe, Les Enfants de Tchernobyl. Au moment du café, Bono me fit faire le tour du propriétaire sous la bruine. Je découvris la baie de Killiney et sa lumière surnaturelle, que je n'avais vue qu'au Finistère. Bono me montra, à gauche de la baie, au loin, la maison de The Edge. Puis il m'emmena dans le pavillon où logeaient les hôtes de marque: Bill Clinton, Salman Rushdie, Quincy Jones, Brian Eno, Michael Stipe (de R.E.M.)... Chaque visiteur avait laissé un graffiti sur le mur. J'ai cherché, hélas vainement, celui du pape.

Et puis nous sommes montés dans son bureau au premier étage de la maison principale: une sorte d'entrepôt où s'accumulent tas de papiers, piles de livres non ouverts et CD encore sous cellophane. Encore épinglées, des cartes de Noël de l'année précédente. Oubliés là, les *Mémoires* d'Hillary Clinton, dédiés à Bono et sa femme. Le bureau est prolongé par une sorte de véranda aux fenêtres en *bow-window*, décorée d'un vitrail d'église représentant un ange. C'est là que nous nous sommes installés. Bono a retiré ses gros godillots (il a des pieds minuscules), s'est installé sur le canapé en coin, a replié ses jambes, et son visage s'est brusquement fermé. Intimidé, j'ai déployé mon matériel, un peu comme un auxiliaire médical. J'ai vu distinctement la jambe de Bono trembler, voire s'agiter. C'était incroyable, mais il fallait l'admettre: il avait peur... J'ai branché l'enregistreur MiniDisc et me suis mis à lui lire tout un laïus que j'avais écrit dans l'avion pour lui expliquer l'orientation que je souhaitais donner à notre dialogue. C'était tellement confus que je suis assez content de l'avoir égaré. J'étais à ce point pénétré de la gravité du moment que j'ai négligé de vérifier que l'enregistreur fonctionnait. Bono a parlé une vingtaine de minutes qui se sont volatilisées. Quand je m'en suis aperçu et que je le lui ai dit, il a eu l'air de n'y accorder aucune importance. Il a repris sans l'ombre d'une hésitation.

On a passé tout l'après-midi à parler. Régulièrement, on recevait la visite impromptue de ses deux petits garçons, Elijah et John. Ce fut ensuite le tour de l'aînée de ses deux filles, Jordan et, plus tard, de la cadette Eve, de retour de l'école (à ce moment-là, celle-ci se lançait dans la musique, chantant, selon son père, dans un style hurlé proche de Yoko Ono). De temps en temps, Bono s'interrompait pour aller téléphoner. Le soir, Ali, de sortie, nous laissa.

Un dernier détail: trouvant certaines de ses réponses incomplètes, j'ai demandé un an et demi plus tard à Bono de les développer. D'où ses allusions à des événements ultérieurs remontant au printemps 2004, ainsi qu'au dernier album de U2, *How To Dismantle An Atomic Bomb*, publié en novembre 2004.



J'ai une question à te poser avant d'entrer en matière. Tu as fait quantité d'interviews dans ta vie. Pourquoi avoir décidé de te confier à moi? Après tout, les occasions n'ont pas manqué...

Eh bien, je suis plutôt quelqu'un qui n'aime pas se retourner... ni sur ce qu'il a fait, ni sur la journée qu'il a passée. Mais c'est peut-être le moment. J'ai des histoires à raconter qui ne sont pas des chansons.

Tout à l'heure, avant qu'on s'installe ici, tu m'as parlé de ton père, qui est mort il y a quelques mois. Et tu m'as dit quelque chose de frappant... Tu m'as parlé de cet humour cinglant, de cette attitude sarcastique qu'il avait toujours avec toi. En t'écoutant, je me suis demandé: pourquoi ça n'est jamais ressorti dans les chansons de U2?

Oui, c'est intéressant... Mon père jouait les blasés, les ahuris... C'était un numéro. Il ne se laissait pas impressionner par le monde. Alors, gamin, j'ai voulu être son contraire. Surtout, adolescent, il y a eu des périodes où j'ai senti que mon père était devenu mon ennemi. Ça arrive. Dans ces cas-là, on rejette les armes adoptées par l'ennemi : son humour cinglant, ses sarcasmes...

Tu en fais un portrait bien sombre. Il était vraiment comme ça ?

Oh, c'était quelqu'un de très charmant, très drôle, très aimable... Mais il avait un profond cynisme vis-à-vis du monde et de ceux qui le peuplaient : de l'affection pour certains ; et même, pour ceux-là, des éloges du bout des lèvres. J'ai fini par faire la paix avec lui, pas au point de devenir ami avec lui, ça, non... Mon frère, oui, et c'est très bien. Rien d'exceptionnel : des histoires de machos irlandais... On n'est jamais vraiment arrivés à se parler. Même les derniers jours, quand je venais le voir à l'hôpital, il ne faisait plus que chuchoter. Il avait la maladie de Parkinson. Je restais étendu près de lui sur un lit pliant. Comme il était malade, il n'avait pas à me faire la conversation. Je peux te dire que ça lui faisait plutôt plaisir ! Parfois, la journée, je restais assis là, à le dessiner. J'ai fait une série de dessins de sa chambre d'hôpital, avec tous les fils et les tubes. À l'occasion, je lui faisais la lecture de... Shakespeare. Il aimait Shakespeare. Si je lui lisais la Bible, il faisait la grimace. (*Il éclate de rire.*) C'était plutôt : « Fous-moi la paix ! » D'ailleurs, ç'a été ses dernières paroles : « Foutez-moi la paix ! »... J'étais étendu près de lui, au milieu de la nuit, et j'ai entendu un cri. Avant, bien sûr, ç'avait été des jours et des jours de chuchotements. Alors j'ai appelé l'infirmière. L'infirmière est entrée. À nouveau, des chuchotements... On a collé l'oreille contre ses lèvres : « Qu'est-ce que tu dis ? Ça va ? Tu as besoin de quelque chose ? Tu as besoin d'aide ? » Et l'infirmière lui a dit : « Bob, ça

va ? Quoi, qu'est-ce que vous dites ? (...) Hein ? Vous avez besoin de quoi ? – FOUTEZ-MOI LA PAIX ! » Il a dit : « Vous allez me foutre la paix et me sortir de là, oui ? Je veux rentrer chez moi ! C'est une prison, ici ! » Et voilà ses dernières paroles ! Pas romantique, mais révélateur... J'ai vraiment senti qu'il voulait sortir – pas simplement de la chambre – mais de son corps et de son squelette. C'est lui tout craché. Il jetait toujours du sel – et du vinaigre... – sur la plaie. Il pouvait rencontrer la plus belle fille du monde... Justement, Julia Roberts, je me souviens... Je la lui présente à une soirée, et il me fait : « *Pretty Woman* ? Mon cul, oui ! » (*Rires.*)

Tu sais à qui il me fait penser ? Au père de Brian Wilson... Tu connais un peu son histoire ?

Un petit peu, oui...

Ton père, je crois, rêvait de devenir chanteur d'opéra. Le père de Brian Wilson, lui, rêvait d'écrire des chansons et de réussir dans le show-business. Il dirigeait les répétitions des Beach Boys avec une grande sévérité. Quand Brian Wilson lui présentait ses chansons, son père le rabrouait : « C'est ça que tu appelles travailler ? Mais ça ne va jamais marcher ! C'est nul ! » Ses sarcasmes étaient cinglants... et pas seulement ses sarcasmes, d'ailleurs. Il le fouettait aussi avec sa ceinture... Alors, il y a peut-être une piste intéressante... Plus ton père est dur avec toi, plus tu deviens créatif, parfois...

Oui. Si un jour tu fais la connaissance de deux de mes meilleurs amis, Gavin et Guggi¹, tu t'apercevras que leur père les a maltraités bien plus que le mien. Nous avons tous les trois grandi sur Cedarwood Road² : aujourd'hui, Guggi est peintre ; Gavin est un

1. Voir introduction du chapitre III.

2. Dans le nord de Dublin.

grand interprète et auteur de chansons dans un genre « Nouveau Cabaret » ; il fait aussi des musiques de films. Mais ce qui les a distingués, je crois, c'est qu'ils ont fui la trique de leur père pour se réfugier dans les jupes de leur mère. C'est ce que j'aurais probablement fait moi-même, mais elle n'était pas là. Alors ça a suscité chez moi une pression particulière et, avec le recul, une certaine fureur.

Une fureur dirigée contre qui ?

Le vide... Une maison vide... La solitude. Une fois que j'ai réalisé que j'avais besoin des autres.

Tu veux dire que tu avais besoin de tes amis pour remplir le vide laissé par ta mère ?

Je pense, oui. Et puis autre chose, aussi... Si un matin on se réveille, comme ça m'arrive, avec une mélodie dans la tête, le tout est de savoir à quel genre de compromis on arrive une fois qu'on l'a sortie de sa tête pour la mettre en musique. Je suis nul à la guitare, et au piano, encore pire. Si je n'avais pas Edge à portée de main, ce musicien complexe et extraordinairement doué, je serais un zéro. Si je n'avais pas Larry et Adam¹, ces mélodies n'auraient pas d'ancrage. Mais, encore maintenant, c'est très difficile pour moi de devoir m'appuyer sur les autres. C'est une faiblesse ; être en position de faiblesse, c'est bénéfique : ça te force à avoir des amitiés. Ce qu'on n'a pas, on le recherche chez les autres. Mais parfois on est envahi par la colère, et on se dit : si seulement je pouvais aller là-bas... Ces mélodies que j'entends dans ma tête, elles sont tellement plus intéressantes que celles que je suis capable de jouer. C'est de la fureur... oui, j'ai de la fureur à devoir m'appuyer sur

1. The Edge (Dave Evans), Larry Mullen Jr. et Adam Clayton sont respectivement guitariste, batteur et bassiste de U2 depuis 1978.

les autres, même si c'est quelque chose que je réussis très bien. Je crois que dans notre groupe, la façon dont on s'appuie les uns sur les autres a quelque chose d'exemplaire.

Exemplaire? Qu'est-ce que tu veux dire par là?

Brian Eno¹ en parle tout le temps! Il dit: « Ils devraient vous étudier au Smithsonian (Institut de recherches sur la musique populaire aux États-Unis), la façon dont vous quatre vous vous entendez, comment vous gérez ça politiquement, comment l'un négocie avec l'autre, c'est vraiment quelque chose! » Mais en même temps, c'est pénible, parfois... Imagine un peu! Tu ne trouves pas ça terrifiant? Il faut s'appuyer sur la personne qu'on aime, sur ses amis, et enfin sur Dieu, sans quoi on reste inachevé. Personne n'aime ça! On en veut à la personne qu'on aime... C'est dur à avaler, cette idée qu'il faut s'appuyer sur ses amis pour ne pas rester inachevé... Ça veut dire que tout seul, tu es... ce putain de vieux proverbe zen... la main qui essaie d'applaudir toute seule! (*Rires.*)

Mais ce besoin d'être porté par un groupe... Tu en es devenu conscient après avoir perdu ta mère au début de l'adolescence? Ou bien c'est arrivé très tôt, dès l'enfance?

Ben... Quand j'étais gamin, les autres gamins ne m'intéressaient pas trop.

Pourtant, à t'entendre, on dirait qu'avoir des amis était pour toi une question de survie...

1. Musicien et producteur, Brian Eno a assisté U2 dans la réalisation de tous ses disques de *The Unforgettable Fire* (1984) à *Zooropa* (1993), en passant par *The Joshua Tree* (1987) et *Achtung Baby* (1991), sans oublier *All That You Can't Leave Behind* (2001).

Pas au début, tu as tout à fait raison. Au début, j'avais suprême-
ment confiance en moi, au point d'être arrogant, sans doute.
Intellectuellement, j'étais très capable, sur pas mal de plans. J'étais
populaire... Enfant, je jouais aux échecs; j'étais plutôt bon. J'ai
participé à une compétition internationale quand j'avais 12 ans.
Qu'est-ce que c'était chiant !

Tu as gagné?

Non, mais je me défendais. Les gens en ont fait toute une histoire,
parce que j'étais môme et que je jouais contre des adultes. Mais
comme c'est mon père qui m'avait appris à jouer, il fallait que
j'arrive à le battre le plus tôt possible. Peut-être qu'il me laissait
gagner... Mais j'aimais bien ça. Depuis, je joue aux échecs avec des
résultats déclinants. Mais... de la confiance en moi? Ah oui, beau-
coup... Après, ça s'est fissuré. Adolescent, on passe par une phase
difficile; chez moi, ça s'est exacerbé parce que, j'imagine, il n'y avait
personne à la maison. La mort de ma mère¹ a vraiment miné la
confiance que j'avais en moi. Après l'école, je rentrais à la maison,
mais ce n'était pas un foyer. Elle était partie, la belle Iris... Notre
mère était partie. Je me suis senti abandonné, j'avais peur. J'imagine
que la peur tourne assez vite à la colère. C'est toujours en moi.

Ça ne tourne pas qu'à la colère chez toi. Il y a d'autres choses...

Oui. Par exemple, j'aime être entouré.

Tout le temps? Partout?

(Brusquement.) Une des choses que j'adore faire, c'est sortir
déjeuner. Et j'aime bien boire. Je mange bien, aussi...

1. Qu'il a perdue à l'âge de 14 ans, en 1974.

Oui, j'ai remarqué...

Tu me verras toujours graviter vers le meilleur restaurant de la ville. Pas très rock'n'roll! Je crois que j'y vais parce que, quand j'étais gamin, la nourriture ne contenait aucun amour, elle me restait en travers de la gorge. Elle n'avait aucun goût pour moi parce qu'elle... (*S'interrompant.*)...ma mère n'était pas là.

Dès l'âge de 14 ans, tu devais préparer tes repas tout seul, c'est ça?

J'allais même jusqu'à voler des provisions dans les épiceries, et je refilais à mes copains l'argent que mon père me donnait pour les commissions. Je détestais le moment des repas. Tu n'as pas connu un truc qui s'appelait « Smash » ? Une invention atroce... On versait de l'eau bouillante sur des espèces de tablettes pour cosmonautes qui se transformaient en patates, après quoi on les mettait dans une casserole avec des fayots à la sauce tomate, ou un truc dans ce genre, et on les mangeait à même la casserole, même pas sur une assiette, devant la télé...

On dirait que tu décris le dernier cercle de l'enfer...

C'était tragicomique. Mon frère, qui travaillait au département informatique de la compagnie aérienne nationale, a découvert qu'il pouvait acheter de la nourriture d'avion pour pas cher. Alors il rapportait ces plateaux-repas à la maison et il y en avait plein le frigo. Je rentrais de l'école et je mangeais de la nourriture d'avion. Et puis il est arrivé un truc incroyable. Notre lycée était près de l'aéroport. Au début, il n'y avait pas de cantine, et puis ils ont décidé d'en ouvrir une. Et ils ont acheté des plateaux à l'aéroport! Donc, je mangeais de la nourriture d'avion à midi. Je rentrais chez moi, et je bouffais la même putain de nourriture d'avion le soir. Et

après, qu'est-ce qui se passe ? Tu rejoins un groupe de rock'n'roll et tu passes le restant de ta vie à bouffer de la nourriture d'avion ! (*Rires.*) Il n'en faut pas plus pour entraîner un gars vers un restaurant chic, et ça explique sans doute l'expansion de mon tour de taille. À part ça, je ne suis pas encore prêt pour ma phase Elvis bouffi. Pour l'opéra, ne t'éloigne pas trop... Ah oui, c'est pour ça que tu es là... OK, alors retour au divan !

Tu as peut-être envie d'un hamburger avant de reprendre...

Sérieusement, je crois que le point de départ de ma vie créative remonte au moment où mon monde s'est effondré, quand j'avais 14 ans. Je ne veux pas trop en faire là-dessus, plein de gens ont eu des pentes bien plus dures à gravir... Ce n'est pas le Dalai-Lama qui a dit : « Quand on veut méditer sur la vie, il faut commencer par la mort » ? Ni les filles, ni les bagnoles, ni le sexe, ni la drogue... La première chose sur laquelle je me suis mis à écrire, c'est la mort. Quelle plaie, ce garçon ! En fait, *Boy*¹ est un album qui fait étonnamment chaud au cœur, compte tenu du sujet.

Quel était le sujet, au juste ?

Aussi bizarre que ça puisse paraître, le même que celui de notre dernier album, *How To Dismantle An Atomic Bomb*... quelque chose qui a trait à la fin de l'innocence. Sauf que dans notre premier album, c'est une saveur qu'on goûtait encore, pas un souvenir. À cette époque-là, tout le monde voulait avoir l'air affranchi. Nous, on célébrait le fait que, face au monde, on n'était affranchi de rien. À mon sens, personne n'avait raconté cette histoire-là. Personne ne s'était montré à nu comme ça, sans peur du ridicule. Dans le rock'n'roll, on se met rarement à nu, au

1. Le premier album de U2, publié en 1980.

sens émotionnel. Sexuellement, peut-être... On peut se montrer violent, plein de rage, ça, oui... On donne l'impression d'exorciser ses démons, mais en réalité, non. Je dirais qu'on leur fait faire de l'exercice, plutôt. C'est rare qu'on aborde la tendresse, la spiritualité, les vraies questions que les gens se posent dans la vie. Il y avait beaucoup de postures et de poses dans le rock'n'roll. Avec ce premier disque, j'ai pensé que je pouvais me mettre dans la peau de cet enfant, parler de l'innocence au moment où elle se gâte. Personne ne s'était jamais attaqué au sujet de l'innocence, à la perte de l'innocence. À part dans les histoires d'amour, bien sûr...

Ce que j'aimerais comprendre, c'est ce qui, dans ta vie personnelle, t'a conduit vers ce thème. Est-ce que ton frère aîné Norman, qui a sept ans de plus que toi, t'a aidé à regagner cette confiance en toi que tu avais perdue à la mort de votre mère?

Oui et non. Bon, c'est lui qui m'a appris à jouer de la guitare. J'ai appris à jouer sur sa guitare les chansons qu'il connaissait. Il avait entre autres le livre de partitions des chansons des Beatles, avec les accords, celui où il y a les illustrations psychédéliques. Il m'a soufflé, ce livre. Il continue à me souffler, d'ailleurs.

Tu te souviens de la première chanson des Beatles que tu as apprise?

« Dear Prudence ». Toutes celles qu'on pouvait jouer avec l'accord de do majeur. Il avait aussi un livre des partitions de Neil Diamond. J'adorais ce nom : « Diamond ». Une chanson qui s'appelait « Play Me ». (*Il la chantonne.*) Génial!

Revenons à ton frère. Tu t'entendais bien avec lui?

Non. Avec mon frère, on se battait. Je veux dire : pour de bon...

C'est fréquent, entre frères. Qu'est-ce que ça avait de si spécial?

Parce que... (*Il suspend sa phrase, puis, brusquement.*) Imagine cette espèce d'Antéchrist de 16 ans qui ne supporte pas d'habiter chez lui... Comme je dis, je devais sûrement avoir une présence chiante. Mon frère rentrait du travail, et moi, j'étais assis avec mes copains à regarder la télé. Je n'avais pas dû faire la vaisselle, ou un truc que j'avais promis de faire. Il disait un truc, ou bien il claquait la porte, et ça se terminait en engueulade... (*Rires.*) Il y a même eu du sang sur les murs de la cuisine, des années plus tard... littéralement... Je veux dire : quand on s'y mettait, c'était sérieux...

Mais quand votre mère est morte, j'imagine que ton frère t'a aidé. Il avait déjà plus de 20 ans à l'époque, il travaillait...

C'est un type bien. Mon frère ne savait pas mentir. En ce temps-là, il faisait de son mieux... Je me rappelle qu'une fois, on a eu une grosse bagarre, et je lui ai lancé un couteau! (*Rires.*) Je ne l'ai pas lancé pour le tuer; je l'ai lancé pour lui faire peur. Et il s'est planté dans la porte. Boïng!... Il a baissé la tête pour regarder, et moi aussi... Et j'ai réalisé. Ce n'était pas dans mon intention, mais j'aurais pu le tuer. Je crois que tous les deux, on a craqué. On a admis qu'on était en colère l'un contre l'autre parce qu'on ne savait pas pleurer, tu vois... Parce que jamais on n'évoquait ma mère entre nous...

Comment ça, jamais?

Non. Après sa mort, mon père ne nous a pas parlé d'elle. Donc on n'a jamais mis ça sur le tapis. C'est pour ça que je n'ai aucun souvenir de ma mère, ce qui est bizarre...

Bizarre, oui... Tu avais quand même 14 ans. J'ai lu qu'elle était morte après l'enterrement de son propre père. C'est vrai?

Elle a perdu connaissance à l'enterrement de son père, et mon père l'a relevée puis transportée chez nous. Elle n'a jamais repris conscience. Bon, en fait, on ne sait pas exactement... Mon père, à son niveau le plus fœtal, quand il cédait ou après une grosse engueulade, me disait: « J'ai promis à ta mère sur son lit de mort que... » Et il ne finissait jamais sa phrase. Ça, j'aurais bien aimé qu'il le crache à la fin. Et d'autres choses, aussi...

Tu veux dire que tu avais des questions à poser à ton père, qui sont restées sans réponse?

Oui.

Mais tu les as posées, ou pas?

J'ai essayé. Il ne voulait pas répondre.

Quoi, par exemple?

J'ai essayé d'avoir une conversation avec lui pour lui demander pourquoi il était comme ça, en fait. Depuis, j'ai découvert une intéressante histoire de famille, quelque chose d'extraordinaire. Je ne tiens pas à en parler maintenant... Mais non, il s'enfermait dans le silence et la plaisanterie...

Mais qu'est-ce que tu tenais tant à savoir, au juste?

Pourquoi il était fermé à ce point... Et si détaché, en un sens... Comme je dis, le conseil que mon père me donnait, sans jamais

l'exprimer, c'était: « Ne rêve pas. Si tu rêves, tu seras déçu. » Ce serait dommage de ne jamais rêver, non? À tous les coups, ma mégalomanie a dû naître à ce moment-là. Il ne fallait jamais avoir de grandes idées. C'était ça, son truc. Et moi, il n'y a que ça qui m'intéresse...

Comment est-ce qu'il s'y prenait pour te décourager?

« Aller à l'université? Mais à quoi bon? » Enfin, il était perplexe, et puis il a fini par dire: « Ouais... va à la fac. Bien sûr, je vais t'aider. » Il a fini par me payer des cours de guitare, mais ça ne lui est pas venu naturellement. Et pourtant, ce qu'il regrettait le plus dans sa vie, c'est de ne pas être devenu chanteur et musicien. Enfin, c'est très dur à expliquer. À présent, je suis père de quatre enfants, et je ne peux pas m'imaginer pensant comme ça. Mais pour lui, le moyen de t'éviter les désillusions, c'était de t'empêcher d'avoir des illusions dès le départ. À un moment donné, il a renoncé à tout ce qui était hors de sa portée. À mon avis, il a dû s'amputer de quelque chose, et il ne voulait pas que ses enfants en passent par là. Soit c'est ça, soit il était pervers. Je n'arrive pas à me l'expliquer. Sinon, quoi d'autre? Quelle autre explication?

Comment est-ce qu'il voyait ton avenir, dans ces conditions?

Mmh... Je crois... (*Silence.*)... soit que je devienne fonctionnaire¹, comme lui, un boulot sûr dont on ne risquait pas de se faire renvoyer, ou bien... VRP. Dans notre famille, il y en avait beaucoup. Et, bien entendu, c'est ce que je suis devenu!

1. Toute sa vie, le père de Bono, Bob Hewson, a travaillé comme employé des postes.

Dans un sens, ce n'est pas faux.

Oh non, plus que dans un sens... J'en suis sûr. Je suis un VRP, absolument... Et, si tu veux vraiment savoir, c'est comme ça que je me vois. Je vends des chansons de porte en porte, de ville en ville. Je vends des mélodies et des paroles. Pour moi, dans mon activité politique, je vends des idées. Et dans le monde du commerce où je fais mon entrée actuellement, je vends aussi des idées. Je me vois comme issu d'une longue lignée familiale de voyageurs de commerce. Vraiment... Que Dieu soit loué pour mon oncle Jack! (*Rires.*)

C'était le premier à réussir dans la famille, alors... Il est du côté de ton père ou de ta mère?

De ma mère. C'était un de ses frères aînés. Il a très bien réussi dans les assurances. Il est allé à Londres, et puis dans le monde entier. Ils ont tous très bien réussi, mais lui, particulièrement... Et je crois bien que c'est aussi un métier qu'ils envisageaient pour moi: agent d'assurances. Pour un artiste de cirque qui a toujours travaillé sans filet, c'est plutôt rigolo, non? Enfin, il faut que je te dise, c'est fabuleux de sortir d'un milieu où l'on n'attend de toi strictement... rien. Non? En général, c'est le contraire. Mais, que Dieu les garde, j'étais un gamin très indiscipliné. Et quand ma mère est morte, ça a tourné à la rébellion. Alors j'ai du mal à en vouloir vraiment à mon père de ne pas avoir envisagé pour moi un brillant avenir, parce qu'il m'a vu m'embraser tout seul. L'école ne m'intéressait pas, même si je réussissais plutôt bien. C'est vraiment marrant, tu sais... Mes notes étaient les meilleures de la classe, jusqu'à cette période. En plus, la majorité des gens avec qui je traînais ne s'intéressaient pas aux études. Alors je ne peux pas lui en mettre trop sur le dos...

Parce que tu étais une terreur...

Ouais. C'était vraiment ça...

Tu as quand même fini par aller à l'université...

Parce que mes copains à l'école y allaient. Je m'intéressais déjà aux idées en ce temps-là; les idées m'ont toujours intéressé. Bon, je suis resté deux semaines à l'université. J'étais inscrit en Lettres et en Histoire. J'aurais bien aimé faire ça...

Pourquoi deux semaines?

Ils m'ont dit que mon inscription était irrégulière. Dans le système irlandais, on est censé parler la langue nationale. Pas moi. Je m'étais fait coller en irlandais¹, et ils s'en sont rendu compte. Ils m'ont renvoyé de l'université, alors qu'ils m'avaient pris sur la base de mes autres résultats.

J'imagine que tes rapports avec ton père ont évolué depuis la mort de ta mère, en 1974, jusqu'à la sienne, récente, en 2001. Il y a eu les débuts du groupe, le succès, d'abord national, puis mondial. Il a vu U2 devenir le groupe n° 1... J'imagine que ton père et toi vous êtes passés par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Après la mort de ma mère, je crois bien que j'ai torturé mon frère et mon père. Nous étions trois hommes vivant seuls dans une maison. Franchement, on a partagé des moments affreux. On est tombés aussi bas que possible pour trois hommes. Je me rappelle mon père essayant de m'assommer pour de bon. Je n'ai jamais riposté, mais c'était dur de se retenir! Dans l'ensemble, on a vécu

1. Ou gaélique.

des moments comiques. Mon père se déchargeait de ses propres angoisses en se faisant soi-disant du souci pour moi. J'avais 17 ans, j'allais à des concerts punk, et je revenais à la maison. Il m'attendait en haut de l'escalier avec de l'artillerie lourde! (*Rires.*) C'était comme une course d'obstacles pour moi et ma bande de potes: comment rentrer à la maison sans le réveiller...

Tu as dû lui donner des insomnies... Tu te rappelles un épisode, en particulier?

Je grimpais les deux étages sur le conduit d'évacuation pour atteindre la fenêtre de la salle de bains. Je parvenais à la fenêtre – une manœuvre franchement délicate... – je glissais une main, j'ouvrais la fenêtre et j'entrais, puis je descendais et j'ouvrais à mes copains, pour qu'on continue à traîner ensemble... Je me rappelle, une fois, à quatre heures du matin, juste au moment où j'effectue la partie la plus difficile de la manœuvre, mon père qui se réveille et fait (*Imitant sa voix.*): « C'est toi? C'est toi? » Et je suis à la fenêtre de sa chambre, suspendu au-dessus de la résidence. Et je lui fais (*Marmonnant, une main plaquée sur la bouche.*): « Mmh... Ouais, c'est moi, ouais... – Alors dépêche-toi, et va te coucher! – (*Même jeu.*) Mmh... Ouais, d'accord. » Et il n'a pas idée que je suis là, suspendu à sa fenêtre, en train de me dire: putain, je vais tomber et me casser en mille morceaux... (*Rires.*)

On a l'impression qu'il te terrorisait...

Pas vraiment... Je dirais qu'on avait un rapport combatif. On formait une communauté très spéciale. Il n'y a pas beaucoup de pères qui voient deux gamins rendre visite à leur fils, chaussés en Doc Martens, coiffés en Iroquois et, à l'occasion, habillés en robe! Ou parfois, Guggi se présentait à la porte à cheval... Parce

qu'on était des surréalistes, dès notre plus jeune âge. On trouvait ça très marrant. Une fois, quand j'avais une vingtaine d'années, je me suis disputé avec eux, et mes potes sont venus recouvrir ma voiture de tissu essuie-tout – entièrement – avec des douzaines et des douzaines d'œufs, pour en faire une sculpture en papier mâché en l'enveloppant dans un cocon d'essuie-tout et d'œufs. Et quand je me suis réveillé, ils m'ont lancé des œufs. Seulement, mon père aussi s'est réveillé. Il dormait avec une arme sous l'oreiller.

Quoi? Tu veux dire un flingue?

Non. Plutôt une barre de fer... Alors nous deux, mon père et moi, on a couru après mes potes jusqu'en bas de la route, armés jusqu'aux dents. Enfin, c'était comique... Et lui (*Imitant la voix de son père, à bout de souffle.*): « Ça y est! J'ai une attaque... J'ai une attaque... Ah, les fils de putes, je les aurai! »

Pourquoi est-ce que tu es resté chez ton père, dans ces conditions?

Il m'a offert une année à la maison, le gîte et le couvert, sans frais. Il m'a dit: « Tu as un an. Si à la fin de cette année, il ne se passe rien pour ton groupe, tu partiras chercher du boulot. » Drôlement généreux, quand on y pense... Il a commencé à s'adoucir. Et je me rappelle un moment extraordinaire, quand il m'a filé un vrai coup de main. Une espèce de caïd est venu voir le groupe pour nous offrir un contrat d'édition. C'était très important pour nous, parce qu'on était fauchés comme les blés. Avec l'argent qu'il nous offrait, on a retenu des dates pour une tournée en Grande-Bretagne. On n'avait pas encore de contrat d'enregistrement. On s'est dit: « Pendant la tournée, on va en décrocher un... » Mais, à la veille de la tournée, l'éditeur a appelé pour dire qu'il divisait la somme de moitié, sachant qu'on était obligés d'accepter,

parce qu'on avait déjà loué la camionnette, les lumières, tout le truc... Les histoires que tu entends sur les piranhas du show-biz sont vraies, bien entendu. Mais on a dit à ce type de se mettre son offre au cul. On est allés voir nos familles, et on leur a demandé à chacun 500 livres¹. Mon père a accepté, le père d'Edge et, je crois, le père de Larry aussi. Donc, ma relation, puisque tu m'interroges là-dessus, commence à s'améliorer...

Est-ce que ton père a fini par te dire qu'il était fier de ton succès?

Euh... Oui, je crois qu'il en était fier, par certains côtés. Je l'ai emmené aux États-Unis pour la première fois de sa vie au milieu des années quatre-vingt. Il n'y était jamais allé, et il est venu voir un concert de U2 au Texas. Je me suis dit que ce serait génial pour lui de voir ça. Je me suis arrangé pour que Willie Williams, qui faisait nos lumières, oriente une poursuite sur la console de mixage. Le moment venu, j'ai dit au public: « Vous savez, il y a quelqu'un ici ce soir qui n'est jamais venu au Texas! – et les voilà qui se mettent à hurler et à siffler... – qui n'est jamais venu aux États-Unis! – ils hurlent encore plus fort... – qui n'a jamais assisté à un concert de U2 aux États-Unis! – c'est la folie totale... Mesdames et Messieurs les habitants de l'État à l'unique étoile², JE VEUX VOUS PRÉSENTER MON PÈRE BOB HEWSON! C'EST LUI, LÀ-BAS! » La lumière jaillit, et mon père se lève. Et qu'est-ce qu'il fait? Il se met à brandir le poing et à l'agiter vers moi... C'était un grand moment, vraiment. Et puis, après le concert, une fois que je suis sorti de scène, il est revenu me voir. En général, j'ai la tête qui tourne et, pendant une dizaine de minutes, je me cogne contre les murs. D'habitude, personne ne vient me parler. J'ai juste besoin de quelques moments pour décompresser. J'ai entendu des

1. Soit environ 4000 francs de l'époque.

2. « The Lone Star State », c'est-à-dire le Texas.

pas. Je me suis retourné. C'était mon père, et il semblait... presque ému! (*Rires.*) Et je me suis dit: « Mon Dieu, il va vraiment me dire quelque chose. C'est le moment que j'ai attendu toute ma vie. » J'ai l'impression qu'il a les larmes aux yeux. Il tend la main vers moi, je tends la main vers lui et il me regarde, les yeux rougis... Et il me dit: « Mon fils... (*Long silence.*) Tu es très professionnel! » (*Il éclate de rire.*)

Professionnel? Ce n'est pas l'impression que tu me faisais en ce temps-là...

C'est génial, non? Je veux dire, surtout si tu venais du punk-rock, être professionnel était le cadet de tes soucis. Mais non, il était fier... Je crois qu'il m'a toujours jugé extrêmement prétentieux, ce qui est sans doute vrai... Il m'a toujours jugé extrêmement ridicule, ce qui, je crois bien, est sans doute vrai aussi. Et je crois que, comme beaucoup de pères avec leurs fils, il savait, comme personne, t'épingler. Et il avait un sens de l'humour très, très méchant...

Tu as l'air de sous-entendre qu'il t'a donné une bonne leçon durant ta vie de rock star...

Toujours! Il avait cette attitude qu'on a à Dublin: « Mon fils, ce putain d'abruti... » Tout était dit. Alors quand il entrait dans cette cuisine, tu vois, en bas, il y avait ces armoires – elles y sont toujours, d'ailleurs... –, il faisait (*Il crie pour l'imiter.*): « Ha! Ha! (*Il frappe dans ses mains.*) Ah, ils t'ont bien vu venir! Hein, mon couillon? Des antiquités, ça? Ha! Ha! Ha! Mais c'est des cages à lapins! Et encore, tu ne peux même pas garder des animaux, là-dedans... Tu as dû payer ça une fortune, je parie... Pauvre idiot, va! » À chaque fois que tu prenais un risque, il te regardait, le sourcil relevé, et

il secouait la tête, incrédule face à ta stupidité: « Mon Dieu, mon Dieu... Ah, tu ne les as pas vus venir, toi, dis donc... » Et alors, après des années et des années où tout n'est pas parti en capilotade comme il l'avait prédit, il est devenu un peu perplexe face à ses erreurs de pronostic. Mon frère avait toujours été très bosseur: c'était un gars plein d'idées originales, très futé en affaires, sachant rentrer du fric, et ambitieux dans ce domaine-là. Moi, je n'ai jamais manifesté le moindre intérêt pour l'argent. Alors mon père a trouvé très drôle que je commence à accumuler du cash!

Je dirais qu'il n'avait pas tout à fait tort...

Il n'avait pas tort. Il s'est dit: « Il faut croire que Dieu a le sens de l'humour. À mon fils qui ne s'est jamais intéressé au cash, il a donné beaucoup trop de cash... Maintenant, on va tous rigoler un bon coup à le voir le jeter par les fenêtres, parce que ce garçon va bien entendu le claquer en faisant toutes les erreurs possibles. »

Comment est-ce qu'il a réagi quand tu as eu des enfants?

Il aimait les enfants, il aimait ses petits-enfants... Son grand truc, évidemment, c'était que, le jour où j'aurais des enfants, je me rendrais compte de ce que c'est: les souffrances, les tortures, et tout ça... Alors quand je suis allé lui annoncer qu'Ali était enceinte, il a éclaté de rire. Il était incapable de s'arrêter. Je lui ai demandé: « Qu'est-ce qui te fait rigoler comme ça? » Il m'a dit (*Parlant très bas*): « Vengeance! » (*Rires*.)

Et alors? Il a vu juste, ou pas?

Non. On élève rarement la voix chez nous... C'est l'humeur d'Ali qui prévaut. En comparaison, c'est plutôt serein...

Ton père s'entendait bien avec ta femme?

Oh, très bien! Les femmes l'adoraient. Il était absolument charmant... On ne s'ennuyait pas du tout avec lui. Tant qu'on n'essayait pas de trop se rapprocher de lui, ça lui plaisait. Je crois qu'il se confiait aux femmes beaucoup plus facilement qu'aux hommes, et c'est quelque chose que je partage sans doute avec lui. Je crois que comme ami, il était très fidèle. Il avait beaucoup d'amies femmes. Et moi aussi... Alors il doit y avoir quelque chose là-dessous...

Il t'a donné des conseils pour gérer ta fortune?

« Ne fais confiance à personne. »

Et tu l'as suivi?

Absolument pas. La confiance compte beaucoup pour moi. Laisse-moi juste faire une digression... Tu sais comment on indique les prix dans les grandes surfaces: ce sont des codes-barres qui sont lus numériquement. À présent, quand on apporte ses provisions, on les pose et la machine lit les prix. Edge m'a parlé d'un type qui a fait une étude là-dessus au MIT¹: 10 % de la comptabilité qui passe par ce système est erronée. Sauf que les 10 % marchent dans les deux sens, ce qui signifie que...

... parfois tu es gagnant...

... parfois tu es gagnant, parfois tu es perdant. Ça s'équilibre. Alors personne ne s'est vraiment préoccupé des défauts du système. Il y a là-dedans une leçon sur la confiance: si on fait confiance aux gens, 10 % du temps, on se fait avoir. Je suis quelqu'un qui

1. Massachusetts Institute of Technology.

accorde facilement sa confiance... Toutefois, 10 % du temps, on se retrouve dans des situations qu'on n'aurait pas connues si on avait été plus prudent. En même temps, on se retrouve dans des situations très agréables qu'on n'aurait pas connues si on n'avait pas pris de risque. Je crois que c'est la différence entre moi et mon père.

Qu'est-ce que tu te reproches le plus dans ta relation avec ton père ?

Je crois surtout qu'il avait un enfant précoce sur les bras. Ça ne devait pas être facile, d'autant qu'il a dû faire face tout seul. Simplement, je sens... je suis en colère que... (*Il suspend sa phrase. Très long silence...*) Il y avait une sorte de tension père-fils, que j'ai sans doute relâchée ces dernières semaines¹. Ali m'a dit que depuis sa mort, je n'étais plus moi-même, et que je me montrais bien plus agressif, plus soupe au lait, que j'avais un peu pris le côté irascible de mon père... Les Italiens sont longs à faire leur deuil. On les voit porter du noir toute l'année. Quand mon père est mort, j'ai pris une semaine de vacances, ce qui a tourné à l'euphémisme pour une tournée des grands ducs... Je n'aime pas abuser de l'alcool – toutes les choses dont on abuse finissent par se retourner contre toi –, mais je dois avouer que je suis allé à Bali pour prendre un verre. Avec mon ami Simon², on est partis, tout simplement. Je voulais un peu envoyer balader tout ça, me délivrer de cette oppression... Mais quand je suis revenu, c'était toujours là. Je crois que ça continuait à rôder autour de moi. Alors, à Pâques, je suis monté à l'église du petit village près de là où on habite, dans le midi de la France³, et j'ai senti que c'était le moment de tout lâcher. Un volcan s'était activé la semaine d'avant Pâques, et j'ai senti que c'était le moment. Je voulais comprendre... Je voulais me coller avec la source de

1. Au printemps 2004.

2. Le scénariste et écrivain Simon Carmody.

3. Non loin de Nice.

tout ça, quelle qu'elle soit. Dans cette petite église, le matin de Pâques, je me suis agenouillé et j'ai laissé refroidir toute la colère que j'avais contre mon père. Et j'ai remercié Dieu de me l'avoir donné pour père, des dons que j'avais reçus et qui m'avaient été transmis à travers lui. J'ai pleuré, et c'est parti.

Une fois pour toutes ?

Je pense que *How To Dismantle An Atomic Bomb* m'a permis de me décharger de tout ce poids : la bombe atomique, c'est évidemment sa présence en moi... Oui, « Sometimes You Can't Make It On Your Own » (Parfois on n'y arrive pas sans les autres) est mon chant d'adieu pour lui... J'ai chanté cette chanson à ses funérailles : « *Tough, you think you got the stuff / You're telling me and everyone you're hard enough / Well, you don't have to put up a fight / You don't have to always be right / Let me take some of the punches for you tonight / Listen to me now : I need to let you know you don't have to go it alone / Sometimes you can't make it on your own* » (Dur à cuire, tu crois que tu es blindé / À moi et aux autres, tu dis que tu es assez dur / Bon, tu n'es pas obligé de te battre / Tu n'es pas obligé d'avoir tout le temps raison / Laisse-moi encaisser les coups pour toi ce soir / Maintenant écoute ce que j'ai à te dire : tu n'es pas forcé de te débrouiller tout seul / Parfois on n'y arrive pas sans les autres). C'est un peu une affaire à la Phil Spector, très années cinquante... Et puis il y a un couplet que je n'ai pas conservé : « *When I was a young boy in the suburbs of Cedarwood / I wanted to be great because good would not be good enough / Now that I'm older, I don't see things any clearer / We're closer now but still a long way off / I need you to know you don't have to go it alone / Sometimes you can't make it on your own* » (Quand j'étais un jeune garçon dans les faubourgs de Cedarwood / Je voulais être grand, parce qu'être bien, ce n'était

pas assez bien / Maintenant que je suis plus vieux, je n'y vois pas plus clair / Maintenant on est plus proches, mais on est encore loin / Il faut que tu saches que tu n'es pas obligé de te débrouiller tout seul / Parfois on n'y arrive pas sans les autres). Et puis arrive ce pont qui est incroyable, et ma voix part dans un cri: « *Sing, you're the reason I sing / You're the reason the opera is in me / Still I need you to know a house don't make a home / Don't leave me here alone / Sometimes you can't make it on your own* » (Chanter, c'est toi qui m'as donné la raison de chanter / C'est grâce à toi que j'ai l'opéra en moi / Mais il faut que je te dise, une maison n'est pas un foyer / Ne me laisse pas seul ici / Parfois on n'y arrive pas sans les autres). Alors, à la fin, ça se retourne... C'est une chanson simple et, j'espère, la dernière que j'écrirai sur lui.

Alors que voyait ton père dans ce que tu faisais, à ton avis?

Je vais te dire ce que je crois. Le séjour spirituel l'intéressait. Parce qu'il n'était pas croyant. Il ne croyait plus en Dieu vers la fin... Il était catholique, mais il avait perdu sa foi en chemin.

Est-ce qu'il y a un événement particulier qui l'avait conduit à perdre la foi?

Je ne sais pas pourquoi, au juste. Je crois que l'Église avait fini par le lasser, avec tous ces scandales, tous ces trucs... Je lui passais une Bible; au cas où ça l'intéressait, je lui livrais mes idées sur tel Évangile, la façon dont il avait été rédigé, ou le contexte de tel passage. Mais au bout du compte, il ne croyait plus... Pourtant il avait l'air de penser que c'était la chose la plus importante que j'avais à offrir. En fait, c'est ce qu'il préférait dans notre groupe: la foi... Et il n'a pas compris une partie de notre musique dans les années quatre-vingt-dix, parce qu'il la trouvait irrégieuse.

Je dirais qu'il n'a pas été le seul à ne pas la comprendre. Beaucoup de gens se sont détournés de U2 dans les années quatre-vingt-dix. Sans doute pas pour les mêmes raisons...

C'est juste. Ils ne l'ont pas perçu... Dans *Pop*¹, je pensais décrire une relation difficile avec Dieu : « *Looking for to save my, save my soul / Looking in the places where no flowers grow / Looking for to fill that God-shaped hole* » (Je cherche à sauver, sauver mon âme / Je cherche là où les fleurs ne poussent pas / Je cherche à remplir ce vide creusé par Dieu). C'est un passage important, parce que c'est comme le vrai blues – ça remonte à Robert Johnson², ça passe par l'âge des machines, le chaos technologique, mais c'est pareil, c'est la même aspiration. Mais il ne l'a pas perçu. Et beaucoup de gens ne l'ont pas perçu, parce qu'ils cherchaient à le ressentir, pas à y réfléchir... C'est la différence. Il avait l'air d'y accorder de l'importance. Mon père me disait : « Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu t'es perdu en chemin ? » Je lui ai dit : « C'est toi qui me demandes ça ? Et toi ? Tu n'avais pas de chemin à perdre... » On allait au pub le dimanche et on buvait tous les deux. On buvait du whisky, du whiskey irlandais, bien sûr. Et à l'occasion, il me posait une vraie question, ce qui signifiait qu'il attendait une vraie réponse. Ça touchait toujours à ma foi. « Il y a une chose que j'envie chez toi. Je n'envie rien d'autre... » : il m'a dit ça une fois. Imagine : je chantais, je faisais tout ce qu'il avait rêvé de faire, j'avais une vie créative... Il m'a dit : « J'ai l'impression que tu as une relation avec Dieu. » Et je lui ai dit : « Et toi, tu n'en as jamais eu ? » Il m'a dit : « Non... » Et je lui ai dit : « Mais tu as été catholique pratiquement toute ta vie... – Oui, beaucoup de gens sont catholiques, mais ç'a été une conversation à sens unique. Toi, j'ai l'impression que le

1. Album de 1997.

2. Chanteur, guitariste et compositeur du Delta, un des grands fondateurs du blues, auteur, entre autres, de « Crossroads » et « Love In Vain », 1911-1937.

silence te répond... » Et je lui ai répondu: « Oui, c'est vrai... » Et il m'a demandé: « Comment est-ce que tu le ressens? » Je lui ai dit: « Je l'entends d'une manière instinctive. Je sens une réponse à une prière, ou je sens que je suis mené dans une certaine direction. Ou alors, si j'étudie les Écritures, elles prennent vie d'une étrange façon, et elles donnent un sens particulier au moment que je traverse. Elles ne sont plus un document historique. » Il a été soufflé par ça...

Alors tu te considères comme quelqu'un de pieux... J'ai des doutes...

J'aimerais mener la vie de quelqu'un qui mérite qu'on dise ça de lui. Pour moi, ce n'est pas un problème. J'ai été incapable de prêcher parce que j'ai été incapable de pratiquer. Je ne suis pas une bonne pub pour Dieu, ça se voit tout de suite.

II

ENVOYEZ LA TARTE, C'EST MOI LE CLOWN !

On n'a pas vraiment vu la nuit tomber. La lumière est restée inchangée, et brusquement je me suis aperçu qu'il faisait noir. L'ambiance s'est imprégnée d'une étrange sérénité. À un moment, j'ai même imaginé que c'était Noël. On aurait pu commencer un puzzle au pied du sapin.

S'il y a un mot dont on a usé et abusé pour décrire la musique de U2, c'est bien celui d'« inspiration ». Elle a toujours eu des relents de spiritualité ; on l'a volontiers décrite comme inspirée ou inspirante. C'est un mythe auquel j'ai moi-même sacrifié, employant volontiers ce vocabulaire dans mes écrits sur le rock. J'étais particulièrement curieux de savoir si Bono lui-même y croyait encore.

